

Echange de courriels entre Flavio Anselmetti, géologue, et Peter Stoffel

I

Mercredi 12 novembre 2014, 09:45, Peter Stoffel écrit :

Cher Monsieur Anselmetti,
Vous, Bernois, allez bientôt atterrir ...

Mercredi 12 novembre 2014, 10:05, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Monsieur Stoffel,
En effet, nous allons bientôt atterrir ! Et j'ai sorti mes capteurs et mes détecteurs pour me préparer à nos échanges.
Salutations
Flavio Anselmetti

Jeudi 13 novembre 2014, 20:29, Peter Stoffel écrit :

Cher Flavio,
Hier, pour la première fois, une machine conçue par l'homme a atterri sur une comète afin d'y effectuer des sondages. Un sondage de ce genre est-il comparable à ceux d'Alfred Wegener dans l'inlandsis groenlandais ? Le rapport (sur la Terre) entre les réserves de glace des régions arctiques, le charbon tropical et la tectonique des plaques est-il transposable, et pourra-t-on bientôt dessiner un nouveau triangle (cosmique), qui aura peut-être des jambes tordues ?
Peter

Vendredi 14 novembre 2014, 16:52, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Peter,
La machine a atterri, en effet. Et même plusieurs fois, comme une balle de caoutchouc, malheureusement un peu dans l'obscurité. Aujourd'hui, la sonde Philae a creusé quelques centimètres dans le sol de la comète, mais on ne peut pas comparer ça aux recherches de Wegener dans les glaces du Groenland au début du XXe siècle. Wegener pouvait étudier, parcourir et sonder le Groenland et la Terre comme un tout, il avait pour ainsi dire toute la surface de la Terre à disposition. Ses méthodes de mesure et d'analyse étaient très rudimentaires. Au contraire, Philae est posée à un endroit et elle ne peut sonder que dans un rayon de quelques centimètres autour de son lieu d'atterrissage. Mais les méthodes sont incomparablement plus complexes, puisque l'on mesure les compositions chimiques, les isotopes, et les propriétés magnétiques, acoustiques et électriques de la comète.

La recherche doit toujours s'efforcer de tirer le meilleur parti des conditions dans lesquelles elle s'effectue. Wegener était une sorte de médecin généraliste, il avait une vision de l'ensemble du corps ! Philae est un ultraspécialiste qui sur un espace minuscule veut étudier les origines du système solaire (et peut-être même de la vie). Mais l'un et l'autre connaissent le même destin, quoique annoncé par des signes avant-coureurs différents : Wegener meurt en 1930 dans les glaces du Groenland, la sonde spatiale Philae mourra de chaud en 2015 après quelques mois passés sur la comète. Mais tous deux se seront dévoués pour faire progresser la science.

Vendredi 14 novembre 2014, 17:49, Peter Stoffel écrit :

Cher Flavio,
Je vois, la technique a évolué, de même que le point de vue. Mais ce qui m'intéresse, ce sont les relations, le pliage et le dépliage ; le sondage local dans

la profondeur puis sa transposition globale à l'espace, à la Terre ou à l'univers. Wegener me captive par la « simplicité » et la beauté du montage expérimental : l'inlandsis groenlandais, un grand réservoir dont il est possible de reconstituer l'histoire climatique et végétale en faisant un forage à travers les couches et en tombant ainsi sur du charbon tropical qui confirme une théorie sur la structure de la Terre.

Dans cette singulière mesure par forage, dans le dessin de points reliés pour former des lignes et des surfaces, je vois un rapport avec ma création. Peindre un tableau, c'est établir une carte, créer quelque chose d'imprévisible, une singularité. Et que l'on fasse ça maintenant sur une comète distante de 400 millions de kilomètres, dont on peut calculer la trajectoire, pour l'éternité, ce déploiement infini de chiffres dans l'espace, ce forage singulier dans une roche : il y a dans tout cela une beauté et une tendresse où s'unissent la science et la poésie.

Lundi 17 novembre 2014, 00:47, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Peter,

Je réponds normalement aux courriels dans les minutes qui suivent, mais cette correspondance avec toi me met à contribution, parce que tu ne cadres pas avec mon « schéma de prédation », je veux dire par là que tu t'engages dans des directions surprenantes et inattendues. Je découvre de nombreux points que nous avons en commun, par exemple la route de l'Argentine à l'Alpstein, des pampas au Fälensee : j'ai beaucoup travaillé en Patagonie et dans l'Alpstein, deux eldorados pour les géologues.

Tu évoques le lien entre la poésie et la science : c'est justement là l'exercice d'équilibrisme. D'un côté l'innocence d'un Robert Walser qui fait l'ascension de l'Alpstein ; de l'autre le géologue qui a déjà perdu ce qu'il y a d'innocence à regarder un paysage « seulement » de cette manière ! Dans le cerveau, le centre géologique ne se repose jamais : toutes les impressions visuelles sont immédiatement traitées géologiquement. Mais apparemment, c'est exactement ce que tu as fait comme enfant sur l'Alpstein : le plissement du Fälensee, il faut y arriver en marchant, il descend dans les abîmes, il faut combiner les périodes sur des millions d'années, de la mer du crétacé à la naissance des Alpes et aux âges glaciaires, et finalement la vase du Fälensee (dans laquelle nous avons fait des sondages), qui a conservé la mémoire de 228 crues survenues au cours des dix mille dernières années. Pourquoi je te dis tout cela : ton but, qui est de découvrir le paysage par le haut et par le bas, de combiner des points en lignes et en volumes, c'est aussi ce que je recherche. C'est précisément de cela qu'il s'agit, que ce soit sur la Terre ou sur la comète. Tu fais aussi un travail de géologue, ou plutôt de détective du paysage.

Il n'y a qu'une chose que je n'ai pas encore pu déceler chez toi : le temps ! Car tout ce que tu rassembles et rends visible est en réalité transitoire, les processus géologiques se poursuivent, la surface terrestre actuelle est un « événement fortuit », elle n'est que l'image tridimensionnelle d'un processus quadridimensionnel. Mais je vais me rendre à Soleure cette semaine pour regarder quelques-unes de tes œuvres qui sont déjà au dépôt. Je suis impatient de savoir si je trouverai là, quelque part, le temps.

Cordiales salutations du Simmental, Flavio

Il

Lundi 17 novembre 2014, 14:50, Peter Stoffel écrit :

Cher Flavio,

Ce week-end, je suis allé faire de la randonnée dans l'Emmental, sur le Napf. Montée par temps de pluie et dans le brouillard, descente sous le soleil et la neige dimanche. C'était très beau. Toute cette région est incroyablement sillonnée de rides : est-ce dû à la mauvaise qualité des conglomérats ? Le pays d'Appenzell a des formes beaucoup plus arrondies.

Je dirais que le temps est présent dans mes travaux, en tant que mouvement potentiel à l'état d'équilibre. Ils sont donc déjà l'impression bidimensionnelle de l'image tridimensionnelle d'un processus quadridimensionnel. La peinture est un arrêt, un figement du temps. Et le temps n'existe pas ; en peinture comme en musique, quand on improvise, on essaie toujours d'être dans le présent, ce qui n'est pas facile – en fait impossible et malgré tout logique. Le temps et le mouvement se déroulent seulement dans notre tête. Quand Albert Wegener, en sondant à Eismitte, tombe sur du bois tropical, ce qui se présente à lui, c'est cette carotte en trois dimensions. Le temps n'est pas visible, il n'arrive que par la réunion des points, des lignes et des surfaces, et il en va de même dans ma peinture. On ne voit que des couleurs sur une surface, mais on se dit qu'il doit y avoir quelque chose en dessous, qu'il se cache là du mouvement, de la tension, des convulsions, que l'explosion et l'implosion s'équilibrent. Malgré l'inclinaison de l'axe de rotation de la Terre, malgré tous les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, malgré les comètes, les météorites et les cataclysmes, un équilibre s'est établi dans ce repli de l'univers où la vie a pu se nicher, ce qui est aussi une chose très étonnante.

Mercredi 19 novembre 2014, 09:39, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Peter, tu es allé sur le Napf, magnifique. Je suis monté plusieurs fois sur le sommet. L'escarpement est impressionnant. Il y a bien sûr une explication géologique : durant la dernière glaciation, il y a vingt mille ans, les grands glaciers ont pour ainsi dire épargné le Napf et n'ont fait que couler tout autour. C'est tout le contraire en Appenzell, comme tu l'as observé toi-même, où le relief est beaucoup plus doux. Les masses de glace ont émoussé la surface, l'ont érodée, adoucie, alors que les sillons et les arêtes du Napf n'ont pas subi ce traitement. Tu vois, notre regard est à nouveau quadridimensionnel et nous réunissons l'espace et le temps !

Samedi 22 novembre 2014, 00:47, Flavio Anselmetti écrit :

Je rentre d'un voyage à travers la Suisse, qui m'a amené entre autres au Musée des beaux-arts de Soleure, où j'ai pu regarder quelques-unes de tes œuvres. J'ai eu presque le sentiment d'arriver chez moi, car je connaissais déjà les œuvres par les images dans ton dossier. Mais il n'y a pas d'échelle dans le dossier, et j'ai été fasciné en découvrant, soit des « miniatures », soit des « toiles XL ». J'ai réalisé, une fois de plus, que tu travailles de manière fractale. Ce que l'on voit en grand ressurgit en petit. Ma déformation professionnelle de géologue ne me laisse jamais de répit, et j'ai vu dans certaines de ces œuvres des photographies au microscope d'une roche dans des dimensions inférieures au millimètre, puis j'ai eu le sentiment de regarder tes tableaux dans un vaisseau spatial survolant la Terre. C'est cet élément fractal qui revient toujours chez toi, et c'est exactement de cette manière que nous voyons les processus géologiques qui se déroulent sur toutes les échelles spatiales et temporelles. J'ai effectivement trouvé le temps (la quatrième dimension) dans tes œuvres : dans ces triangulations qui abstraient la surface et le fond, qui selon la partie du tableau (ou disons selon l'espace) grandissent ou rapetissent en un flux dynamique, révélant ainsi le processus. Dans mon cerveau « géodéformé », c'est surtout devant les trois miniatures « verdâtres » que la sonnette a retenti : j'ai vu l'Alpstein, les plis raides, les sédiments

calcaires mis à la verticale et devant les hautes chaînes de montagnes le relief sillonné des conglomérats du pays d'Appenzell, tout cela sans horizon, mais reconnaissable à l'évidence devant mes yeux. Que cela soit conscient ou non, je l'ignore ; peut-être l'Alpstein est-il si profondément enraciné en toi que tu arrives toujours à transposer ces racines dans le pinceau.

Lundi 24 novembre 2014, 20:33, Peter Stoffel écrit :

On pourrait donc dire qu'une carte géologique est aussi une carte météorologique, mais « au ralenti » ? Pression, équilibre des pressions, courants planétaires, compensations, turbulences, mais malgré tout en équilibre comme une toupie qui en tournant rend notre vie possible. Il y a deux cents ans, nous avons compris le fonctionnement de la croûte terrestre. Arriverons-nous un jour à comprendre le temps atmosphérique comme nous comprenons les roches ? Est-ce un problème mathématique ? Je suis convaincu que la nature a beaucoup de choses à nous apprendre. Prenons les fractales par exemple, qui unissent l'élégance mathématique à la beauté visuelle et qui sont manifestement le fondement même de la nature. Je crois que si j'aime tant les cartes géologiques, c'est parce qu'elles associent la « beauté » à la « vérité », parce qu'elles sont abstraites et montrent des choses invisibles, mais sont quand même un reflet et une interprétation du monde visible. Je voudrais peindre et dessiner un atlas pour superposer toutes les images et en faire un livre épais. Transformé en ver, je m'y promènerais verticalement, horizontalement et diagonalement, et en perforant les pages je me ferais mon chemin à travers les différentes échelles et les différents points de vue.

Mardi 25 novembre 2014, 21:30, Flavio Anselmetti écrit :

Peter, tu as vu assez juste avec ta métaphore du ver bibliophage qui se fraie un passage à l'intérieur de l'« atlas mondial » : nous ne cessons de faire des sondages à travers les pages de cet atlas pour en reconstituer l'histoire. L'analogie que tu établis entre la beauté et la vérité est séduisante, mais la géologie n'est pas une science exacte, et tes tableaux ne peuvent donc pas non plus représenter exactement la vérité : nous ne faisons que réunir des indices afin de nous approcher de la vérité, mais ce ne seront jamais que des indices et des interprétations. Tes triangulations abstraient la Terre (ou les corps cosmiques), les personnes qui regardent tes tableaux ont une marge d'appréciation, et nous faisons de même en interprétant les données que nous avons recueillies : malgré notre sentiment d'avoir découvert la vérité, ce ne sera jamais qu'un pas, qui va peut-être même dans la mauvaise direction, qui sait ? Nicolas Sténon, le « père fondateur » de la stratigraphie, a été le premier, en 1669, à interpréter des dents de requins fossilisées, qu'il avait trouvées en Angleterre, comme l'indice d'anciens fonds marins et à définir le « bas » comme étant ancien et le « haut » comme récent. Et quelques années plus tard, peut-être par désillusion, il est devenu prêtre catholique, puis évêque. Notre travail n'est pas à voie unique, on ne devrait pas, comme Sténon, se laisser restreindre par les revers. Pour pénétrer dans la Terre, que ce soit par des sondages ou par tes œuvres, on peut emprunter divers chemins, qui tous, d'une manière ou d'une autre, descendent toujours plus profondément et explorent toujours davantage, mais tous ces chemins conservent une coloration personnelle, qui est celle de l'auteur (c'est-à-dire du géologue ou de l'artiste) ou celle du spectateur.

III

Mardi 9 décembre 2014, 09:45, Peter Stoffel écrit :

Cher Flavio,

En peinture, c'est comme en géologie, l'essentiel n'est pas à la surface, mais on ne voit que la surface. Cependant, une surface peut être tellement complexe que l'on ne se défait pas du sentiment qu'il doit y avoir quelque chose en dessous. De l'énergie, des idées, de l'amour ... je ne sais pas. Je voudrais pouvoir regarder les montagnes par en dessous. Dans la géographie artistique, mes tableaux sont une région isolée, perdue, ni géométrique, ni abstraite, ni figure, ni paysage. Ils sont en marge des chemins battus. Est-ce que ce sont des montagnes, sommes-nous sur la mer, et ce qui envahit l'image, est-ce une tempête de neige, un virus, une prolifération de champignons, ou la première mousse sur du granit? Du solide au liquide et au gaz, du big-bang au brouillard et au cristal, au paysage cultivé formé par l'érosion, et à l'autoportrait en tête de pierre grecque. Des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, des mouvements et des déformations : tout ce que la nature peut faire pour se détendre, on le voit sur mes tableaux. Mais ce ne sont pas des révolutions ni des catastrophes. C'est le résultat du lent mouvement des plaques tectoniques qui bougent dans les profondeurs sous nos pieds. La nature offre à l'histoire une image de la pierre et de l'être. Constante, sans agitation, ni moderne ni surannée, flottant sur un feu ardent. Dans mes tableaux, j'essaie d'associer reproduction en image et abstraction, science et poésie, surface et structure profonde, local et global, c'est pour moi le passage du Nord-Ouest. On passe du pli originel au déploiement multiple. Le pli est la forme la plus naturelle, la plus importante, parce que c'est dans le premier pli que se forme la vie et c'est dans le dernier pli que nous nous retirons. Entre les deux, nous nous plions et déplions. Tout n'est que pli, je pétris la pâte à pain, je plie le papier, la croûte terrestre en flottement fait s'élever les montagnes par plissement, les chiffres conquièrent l'espace. En géologie, les plis sont brisés, éclatés. Comme pour un puzzle, on essaie de reconstituer les plis. Quand je dis que je pense en montagnes et que le paysage m'a organisé, je crois que ce sont surtout les plis : ce dessin que la Terre écrit et trace sur elle-même. Ce qu'il nous est donné de voir, ce sont les plis, les pages dans le livre de la géographie. L'érosion fait apparaître les plis, ils forment ensemble une horloge (c'est ici qu'intervient le temps) et ils nous révèlent une mémoire (le temps, encore une fois) dans laquelle nous progressons par forage.

Mercredi 10 décembre 2014, 11:55, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Peter, ce que tu écris, « ... je pense en montagnes, le paysage m'a organisé ... », c'est une très belle déclaration qui oppose la grandeur de la structure géologique de notre planète à la relative « petitesse » de notre existence. Les plis (on pourrait aussi dire la structure générale de la Terre) sont l'expression de processus que nous voulons comprendre. On peut aussi décrire cette structure comme une « multiPLicité », et plus nous creusons, érodons ou sondons acoustiquement, plus les choses qui s'ouvrent à notre connaissance sont profondes et anciennes. Comme enfant, je faisais souvent des puzzles et j'ai appris ainsi à assembler des éléments en un tout qui à la fin a un sens. Mais à la différence du puzzle, la structure de la Terre a toujours une masse de questions non résolues en réserve, dans des domaines où la « solution » dépend fortement de l'interprétation. Exactement comme pour tes tableaux. Nous ne faisons donc que nous approcher des véritables rapports entre les choses. La Terre ne se révèle que par fines tranches et se rit peut-être des efforts que nous faisons pour la comprendre. Ici, je me pose une question : est-ce que tu attends quelque chose de la personne qui regarde des tableaux ? Est-elle libre de faire ses propres interprétations, ou préférerais-tu que l'on reconnaisse tes reconstitutions, tes triangulations et tes replis cartographiques exactement tels que tu les as imaginés et conçus ?

J'étais hier à Thoun, où j'ai présenté une conférence sur la topographie du fond

du lac de Thoune. Nous avons un appareil de mesure qui nous permet d'obtenir une modélisation très détaillée des profondeurs du lac, c'est-à-dire de le regarder comme s'il n'y avait pas d'eau. Le lac comme personne ne l'a encore jamais vu!
Meilleures salutations
Flavio

Vendredi 12 décembre 2014, 09:11, Peter Stoffel écrit :

Cher Flavio, vouloir regarder un lac vidé, c'est quelque chose que je peux aisément comprendre. Moi, j'aimerais bien regarder les montagnes par en dessous. À quoi cela peut-il bien ressembler ? À un monde souterrain redressé ? Les plis que l'on voit à la surface, comment sont-ils en profondeur : brisés, déplacés, tombés par glissement, ou encore intacts ? Quelle est la profondeur des montagnes, est-ce qu'il y a un équilibre entre le bas et le haut, comme sur un iceberg ? Les montagnes, d'une certaine manière, flottent aussi sur le magma terrestre ...

Mercredi 17 décembre 2014, 17:59, Flavio Anselmetti écrit :

Naturellement, les plis et les structures descendent dans le substrat, mais bien souvent, ce n'est pas si facile à reconstituer. Au Säntis, cela va jusqu'à une certaine profondeur, puis les couches se replient et remontent. Pour une exploration à grande profondeur, il nous faut des ondes sismiques artificielles qui pénètrent dans la roche et peuvent nous donner une image de la profondeur. Il est important de réfréner notre imagination et de donner des pronostics fondés sur des observations mesurables. Lorsque nous parlons de « géofantasme », c'est en réalité un terme injurieux, puisque nous quittons là les voies de la science pour nous laisser aller sur un terrain glissant. Je crois que dans l'art ou dans la peinture, on se fait une idée positive de la fantaisie ou de l'imagination, et c'est bien ainsi. Non que la géologie n'ait pas besoin d'imagination, bien au contraire, mais la science recherche finalement les « véritables » rapports entre les choses, ce qui est une entreprise presque impossible. Mais on a le droit de tendre vers la vérité, vers l'absolu, que ce soit dans la science ou dans les arts, et là aussi nous sommes probablement plus proches les uns des autres que l'on pourrait le croire.

IV

Samedi 20 décembre 2014, 13:22, Peter Stoffel écrit :

Cher Flavio,

Mes nouveaux travaux s'approchent du passage du Nord-Ouest, cet immense voyage reliant l'océan Atlantique au Pacifique par les parages glacés du Grand Nord américain. Ce passage illustre pour moi la complexité des liaisons et des relations entre l'espace, le temps, la couleur et la forme. La traversée est difficile, les voies étant parfois dégagées, parfois obstruées. On contourne la banquise, des icebergs et des glaces à la dérive, on se faufile à travers de petits golfes et des bassins peu profonds, passe par des chenaux étroits et des détroits resserrés. La carte s'étrangle, la théorie de la tectonique des plaques s'amenuise, la terre, l'air et l'eau fusionnent. Le solide, le liquide et la brume floconneuse se confondent. Peux-tu, à propos de mes tableaux, me dire deux ou trois choses sur les états d'agrégation ? La géologie est aussi solidification et liquéfaction en permanence, il en résulte des gaz, du refroidissement, de la pression et de la détente.

Mardi 23 décembre 2014, 00:57, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Peter, le passage du Nord-Ouest : longtemps cherché par les navigateurs, trouvé quelquefois et maintenant plus franchissable que jamais à cause de la

fonte des glaces provoquée par le changement climatique. Mais tout est en mouvement, encore que pour nous, les mouvements de plaques tectoniques soient négligeables. À notre échelle temporelle, ce sont les processus superficiels qui sont décisifs : la vase est-elle en train de combler un passage déjà peu profond ? Le delta de tel fleuve s'agrandit-il ? Les glaces obstruent-elles ma route ? L'interaction de la glace, de l'eau et de la terre suit des variations rythmiques, la musique est déterminée par diverses fréquences : le cours du jour, les saisons, les cycles solaires, le courant El Niño, l'oscillation arctique, les cycles astronomiques de Milanković. Tous ces facteurs modifient les états d'agrégation et rien n'est stable. Cette instabilité, qui varie dans l'espace et dans le temps, je la remarque tout de suite dans tes tableaux Ohne Titel (Ten Thousand Years Later I) ou Géologie mentale, les couleurs et les formes s'interpénètrent comme dans une roche préparée en lame mince, où les éléments, les minéraux apparaissent exactement dans les couleurs qui sont les tiennes. La Géologie mentale situe la déformation dans des zones où il y a du mouvement, comme dans la nature. Quand le magma, par exemple, monte dans la terre, les gaz sous pression sont encore dissous, mais près de la surface, les roches en fusion les libèrent, elles écument pour ainsi dire, l'état d'agrégation se modifie, et il se produit une éruption. C'est très précisément ce que j'ai vu dans ton dossier d'images : sur la même page, on voit à gauche Ohne Titel (Ten Thousand Years Later III), tout est encore liquide, dense, sous pression ; puis l'explosion, à droite, dans Ohne Titel (Snow Crash I), les gaz et les roches se sont séparés, la cendre est propulsée en l'air par les gaz qui ont provoqué l'explosion. La surface géologique peut se transformer continuellement (de manière uniforme) ou par cataclysme : la stabilité côtoie la fragilité ! Dans les débuts de la géologie, d'ailleurs, les savants se disputaient âprement sur la question. Mais l'un et l'autre se produisent, et dans toutes les dimensions. Horizontalement, il y a des poussées et des tiraillements, que ce soit dans la glace ou dans la terre. Verticalement, cela s'empile, mais Sisyphe aplanit les montagnes qui se soulèvent. Mais plus on érode, plus le soulèvement est fort ! Le Sântis est donc aussi profond que haut, nous pouvons continuer à éroder quelques millions d'années, comme la montagne flotte en fait dans des couches plus profondes, elle ne cesse de s'élever et ce n'est pas de si tôt que nous la verrons disparaître. Les phases solides et liquides changent, que ce soient dans les Alpes ou dans le passage du Nord-Ouest. Pour moi, l'élément dominant sur tes tableaux, c'est le mouvement, mais cette qualité me tranquillise, car tant que les choses changent, nous ne restons pas bloqués, ni dans les glaces du passage, ni dans le soulèvement du Sântis.

Flavio

Mardi 23 décembre 2014, 17:09, Peter Stoffel écrit :

Cher Flavio,

L'oscillation arctique et les cycles astronomiques de Milanković, c'est merveilleux, comme une musique nouvelle ! Les cycles de Milanković sont un bon exemple du grand équilibre dont nous avons souvent parlé. Une quantité de mouvements indépendants les uns des autres produisent ensemble un équilibre global qui seul rend la vie possible. Au total, ces chevauchements de cycles assurent un système permanent que le déplacement ou même la disparition d'un seul ne suffisent pas à détruire. Sur mes grands formats, les paysages sont une étoffe plissée, une peau, un tapis rapiécé. Parmi ma parenté, il y a des paysans de montagne en Valais, et par eux j'ai découvert très tôt comment le paysage se divise infiniment par succession. On voit des champs, des pâturages et des jardins minuscules, héritages d'héritages, des tapis rapiécés. Le local est cousu au global, cela peut se déplacer de famille en famille, de génération en

génération. Là où tout se rapproche, une carte se forme, un paysage qui, lorsque l'on prend du recul, que l'on plane sur un télésiège, que l'on se tient sur un sommet éloigné, donne une image. On reconnaît une théorie générale des relations, sans point qui comme focale (point fixe) assure la cohésion de la construction (image). Ce tapis rapiécé me permet de produire le grand équilibre à travers mille petits mouvements. Si un mouvement s'éteint, si une couleur ou une forme change, l'image reste globalement stable. Je suppose qu'en science, vous travaillez de manière similaire, pour que, par ces tapis rapiécés, des liens, des contextures et de nouvelles connaissances puissent s'étendre à tous les autres domaines sans qu'une défaillance ou une erreur ne mette en péril l'ensemble de la structure ?

La géologie me donne une manière de voir qui m'explique en images autant mon propre travail que l'histoire collective. Je conçois ma peinture comme une production de matière, de roche, de glacier, de plis. Le sens de cette matière ne peut se révéler qu'après coup.

La matière se dépose en sédiments, se pétrifie et sert de fondement à une nouvelle matière. Est-ce que tu vois aussi de la géologie partout, ou « seulement » dans le paysage ?

Vendredi 26 décembre 2014, 11:37, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Peter, tu as vraiment une approche globale, et tu vois des notions géologiques partout, peut-être même plus que moi. On me reproche souvent ma déformation professionnelle, parce que je vois de la géologie non seulement, et de loin pas, dans le paysage, mais presque partout. Pour faire ici un raisonnement circulaire géologie-art-géologie : au Musée de Soleure, les processus géologiques m'ont tout de suite sauté aux yeux. J'ai vu d'emblée l'Alpstein, aucun doute à ce sujet, les plissements, les surfaces, les lacs, le grand lac à l'horizon, le tout relié en un réseau dynamique à la profondeur et au mouvement géologique. Et immédiatement est venu s'ajouter le jeu avec le temps, des processus superficiels dans le schéma diurne, les saisons, puis les périodes longues jusqu'aux millions d'années de l'orogénèse alpine et de la formation du calcaire. La combinaison de ces échelles temporelles produit une musique à diverses hauteurs et profondeurs, un grand orchestre tantôt bruyant, tantôt plus doux, plusieurs voix se fondent dans l'ensemble « Terre-Mère ».

V

Mercredi 7 janvier 2015, 10:04, Peter Stoffel écrit :

Mes formats sont extrêmes : je peins sur le chevalet de tout petits tableaux, A4, au maximum A3, ou alors au mur des tableaux immenses de deux à trois sur quatre à six mètres. L'entre-deux, malgré une forte motivation de galeriste, ne m'a jamais réussi, et les essais ont tous fini à la poubelle. Je crois que c'est un problème de corps : je peux bien peindre avec un mouvement du poignet ou de l'épaule, mais pas du coude. Le tableau doit être petit, plus petit que la tête, ou au contraire très grand, plus grand que mon corps – une tête et un lit pour rêver. Y a-t-il en géologie et en cartographie des échelles plus appropriées que d'autres, ou est-ce toujours pareil, comme pour les fractales ?

Mercredi 7 janvier 2015, 13:11, Flavio Anselmetti écrit :

Cher Peter,

Cette absence de formats moyens, je trouve cela intéressant. Pas de demi-mesures, tu vas dans les extrêmes ! En géologie, nous sommes en fait peu dépendants de l'échelle, et de même que dans le temps, nous pouvons passer de la fraction de seconde aux milliards d'années, de même dans l'espace nous

travaillons avec des ordres de grandeur qui vont de l'atome à la galaxie. Mais il y a quelque chose de passionnant : pour visualiser les choses, je dois souvent déformer les figures, généralement en exagérant la hauteur. C'est le seul moyen de rendre visibles des structures géologiques qui peuvent aisément s'étendre horizontalement sur plusieurs kilomètres, mais n'avoir que quelques mètres de hauteur. Imagine-toi le fond du lac de Constance, les dix mille dernières années tiennent dans les dix derniers mètres en hauteur ; si l'on dessine cette accumulation de vase à l'échelle exacte, ce n'est plus qu'un trait. Je dois la dilater verticalement, en l'exagérant peut-être cent fois pour qu'elle devienne visible. C'est alors que je peux voir comment elle évolue d'est en ouest, comment vont et viennent les différentes sources de sédimentation des rivières et des ruisseaux, et s'il y a des anomalies quelque part. Nous avons une optique un peu déformée qui est nécessaire pour voir le monde.

Flavio

Traduction Laurent Auberson